

Atteintes à sa vie et à notre humanité

Théâtre ▶ La metteuse en scène Antea Tomicic donne voix à une adolescente inlassablement abusée et martyrisée. Un lamento tout en choralité douce et douloureuse à éprouver aux Créatives.

A partir d'un fait divers et du suivi minutieux d'un procès controversé en France pour viols en bandes, Perrine Le Querrec, documentaliste et poétesse, imagine Nina. Elle a 15-16 ans. *Le prénom a été modifié* (2014) raconte en 67 fragments, sous forme de journal intime poétique, six mois de viols collectifs, dans le sous-sol d'une cité de banlieue, par une vingtaine de jeunes sans visages; des «hordes de pères de famille» en devenir, majoritairement non condamnés.

Après la tragédie pire que la mort, cet «assassinat» du vivant, l'adolescente mange. Beaucoup. Et prend 70 kilos, sa «carapace», poids exact d'un agresseur. «J'ai toujours un homme de plus sur moi depuis 15 ans.»

A Genève, dans les entrailles de la Maison des Associations, trois interprètes installés parmi le public dans un dispositif quadrifrontal, voix éthérées davantage que voix narratrices. Tous sont enterrés au cœur d'une crypte en béton fissuré. Autour d'un espace vide, ils se relaient. Pour passer sobrement la partition comme on le ferait d'un chant sublime, factuel, organique et cru. Ce



Delphine Horst et la figure de Maroussia Pourpoint. JUAN-CARLOS HERNANDEZ

A VOS ARMES, LES FILLES!

Chaque soir (sauf dimanche), Lydia Lunch, auteure de *Paradoxia. Journal d'une prédatrice*, donne un écho en *spoken word* à la pièce d'Antea Tomicic. Abusée par son père qui la misait au poker, prônant l'utilisation de vos «chattes» comme armes de destruction massive, l'écrivaine, chanteuse et pythie féministe punk américaine bouscule. Ses paroles sont un torrent rageur. Elle va jusqu'à défendre la tueuse en série Ailen Wurmos, justicière de sept hommes qui l'auraient violée lorsqu'elle se prostituait. Pour les femmes violées, «il n'y a pas de putain de justice!» En Suisse, on dénombre 619 dénonciations et seulement 97 condamnations pour viol en 2016. Lydia Lunch met dans le mille. BTT

chant sait dire l'anamnèse au scalpel, le parcours des territoires empaumés, le corps retourné, sodomisé, sacrifié à vie de sperme dégorgé, brûlures de cigarettes, crachats et coups.

La scansion est poétique. Mais les dimensions essentielles liées au viol réitéré, un traumatisme égal à la torture selon la psychiatre Muriel Salmona, sont là: organiques, psychiques, somatiques et identitaires, policières, légales et sociétales. A tous ses étages, le corps est dissocié, dépossédé, disloqué, mis en biopic, storytelling, doutes et pièces par la police, la justice... Contrairement peut-être au témoignage de l'actrice césarisée Adèle Haenel, révélant aujourd'hui les abus sexuels subis entre 12 et 15 ans, étayés par sept mois d'enquête journalistique. Nina, du «sous-sol de son échelle sociale» peut dire: «Je dépasse le cadre, votre compassion de 20 heures, les bornes.» Son ADN? La plus haute des solitudes. Où «il n'y a plus de place pour personne. Sauf la peur sur ma nuque.»

Sans le formalisme du maître d'inspiration, Claude Régy, des leitmotifs reviennent, ritournelles d'une vie rayée, empêchée. La comédienne Delphine Horst transmet la difficulté d'exister au quotidien, traverser la rue avec la sensation d'être engloutie par le bitume et les anti-dépresseurs, la tentative de disparaître à soi et au monde.

Maroussia Pourpoint, elle, exprime des passages aussi graphiques que descriptifs du calvaire subi. Visage de Joconde, mains croisées entre les jambes, elle scande comme anesthésiée les agresseurs l'abusant par toutes voies. «le 17^e, le 18^e...».

Xavier Loira, corps d'enfant éternel, livre des passages plus évanescents, évoquant chaussures, oiseaux à la fenêtre. Il dit aussi que le frère de la victime a réellement témoigné contre elle, car elle mettait en péril l'omerta régnant dans la cité. Elévation et chute, les deux mouvements du calvaire de Nina. La parole se relève du corps qui la déglutit. Un effondrement conclut invariablement chaque fragment: «Je m'assois par terre étourdie.»

Donner une forme au néant intime, relationnel et social, se risquer à éclairer le temps de la sidération, de la stigmatisation, la rage impuissante face à l'injustice, le désespoir maternel de n'atteindre la réalité archivée derrière les paupières forcloses de sa fille. Tel est le tour de force que relève la mise en choralité d'une sobre et poignante justesse de la metteuse en scène Antea Tomicic. Un texte d'une urgence et d'une acuité incoercibles. Inoubliable, forcément inoubliable. **BERTRAND TAPPOLET**

Le prénom a été modifié, Maison des Associations, 15 rue des Savoises, Genève, jusqu'au 24 novembre, www.lescreatives.ch